L’Iconographie du Cœur de Jésus et des Cinq Plaies.

Les Sources du Sauveur.

Deux choses, plus que toutes autres paraissent avoir frappé les regards et l’esprit des premiers hommes dans le spectacle du monde physique : le soleil et les sources, les sources surtout ; et le soleil n’occupa si fortement leur constante pensée que parce qu’il est lui-même la source double et splendide de deux des éléments essentiellement nécessaires aux vies terrestres : la chaleur et la lumière.

En tous pays le pauvre sauvage qui, dans le formidable lointain des âges connut la jeunesse du monde, rechercha le voisinage heureux des sources d’où l’eau s’échappe encore toute pure, pour y établir les premiers foyers humains. Dans sa reconnaissance pour le bienfait qui lui venait d’elles, sa féconde imagination de grand enfant les peupla de génies mystérieux et souvent leur attribua gratuitement les qualités les plus merveilleuses, comme s’il eut été impossible qu’elles ne les eussent pas toutes ! Et sa main jeta en naïf hommage dans les fontaines où s’épanchait la pureté de leurs ondes des objets divers qui lui étaient précieux.

Le demi-civilisé de nos tribus gauloises et le Gallo-romain continuèrent aux sources, à leurs divinités imaginaires, la pratique des offrandes de gratitude, et quand le Christianisme organisa dans l’Occident le culte nouveau, presque partout il consacra à des saints choisis, souvent locaux, les sources les plus renommées.

Aussi, quoi de plus naturel que de voir, dès l’époque des Catacombes romaines, les premiers artistes chrétiens symboliser sous la figure de sources généreuses le don secourable que Dieu fait à l’homme de ses diverses grâces ?

Regardez, des peintures couvrent les parois de ces salles souterraines où les restes glorieux des Martyrs ont été déposés dans la paix du Christ. Partout l’artiste y a multiplié les images de repos, de sérénité, de bonheur éternels : à l’ombre des palmiers un pasteur garde son troupeau dans un vallon fleuri ; des poissons nagent dans les eaux paisibles ; des enfants ailés cueillent des lis ; des orantes prient, les yeux et les bras levés ; des colombes, des paons, des phénix, des papillons légers volent ou se tiennent au milieu des feuillages et des fleurs, pendant que, très en place d’honneur, debout sur une roche ou sur un tertre gazonné, l’AGNEAU se tient debout, la tête glorieuse.

À ses pieds, du tertre qui le porte, quatre sources jaillissent et forment quatre fleuves sur lesquels des cerfs se penchent pour boire à longs traits.

L’Agneau c’est le Christ, sauveur du monde ; les fleuves qui sourdent à ses pieds c’est la grâce de vie éternelle qu’il répand par les quatre Évangiles sur les quatre parties, alors seules connues, du monde racheté ; et les cerfs sont les âmes fidèles qui réalisent ce que

David avait dit de lui-même : « Mon âme vous désire, Dieu, comme les cerfs assoiffés désirent l'eau des fontaines[1] ».

Ailleurs, autour du monticule d'où découlent les fleuves, ce sont des saints qui tendent vers l'Agneau leurs mains suppliantes, comme dans la crypte des saints Marcellin et Pierre.

Au VIe siècle, ainsi qu'il est représenté sur la grande mosaïque de la basilique des saints Côme et Damien. C'est toute l'Église, semble-t-il, sous le symbole de douze agneaux, qui marche vers les quatre sources du rocher où s'érige l'Agneau divin.

Dans les Gaules aussi, et dans le même temps, le symbole des sources mystiques fut en faveur. Je n'en donnerai comme exemple qu'une fort belle pierre fine gravée, de la riche collection de M. le comte Raoul de Rochebrune, un lapis-lazuli sur le bleu vif duquel l'artiste a figuré non pas l'Agneau, mais le Monogramme du Christ — le X et le P superposés — planté sur le monticule comme un drapeau triomphal. Dans la vasque d'où s'échappent les fleuves régénérateurs deux cerfs se désaltèrent avidement. Puis le thème se complète par une conclusion : parce que c'est aux sources divines et non point aux sources pernicieuses que les cerfs s'adressent, une couronne glorieuse leur est préparée au ciel et des colombes la tiennent au-dessus de leurs têtes.

Cette superbe intaille, qui fut dans la collection Parenteau avant d'entrer dans celle de M. de Rochebrune, fut trouvée, selon toutes vraisemblances, sur les frontières méridionales des Deux-Sèvres et de la Vendée. Elle paraît attribuable au Ve siècle.

Intaille sur lapis-lazulli, Ve siècle.
Collection du comte R. de Rochebrune.

Parfois, vers la même époque, ce sont un cerf et sa biche qui boivent ensemble le présent divin sous le regard de l'Agneau Sauveur ; jamais peut-être l'iconographie n'a

[1] David, *Psaumes*, 41, v. 2.

conçu de la vie conjugale chrétienne un plus discret, un plus digne, un plus gracieux emblème, un programme plus parfait aussi[1].

Plus tard, deux autres sources mystiques apparaissent dans le champ de l'art iconographique : de l'Agneau lui-même, frappé au cœur, un large jet de sang jaillit dans la coupe du calice posé à ses pieds ; c'est la source emblématique de l'Eucharistie.

Plaque de gant liturgique, XIIIe siècle.
Collection Jean Martin, de Lyon, 1902.

Et, dressé sur le bord de son nid, au-dessus de sa couvée qu'il purifie et ressuscite ainsi, le Pélican verse, lui aussi, le sang de sa poitrine ; là, ce n'est plus la source du don eucharistique, mais celle de la grâce purificatrice et rédemptrice.

Le Pélican sur une faïence d'Oiron, XVIe siècle.

Avec ce même sens de purification obtenue par la vertu de la plaie latérale de Jésus, le symbole du vase de terre se présente à nous comme une image moins frappante et d'une signification plus cachée.

Dans les belles pages consacrées au *Sermon de saint Bonaventure sur les bienfaits du Cœur de Jésus*[2], Dom Séjourné nous a déjà parlé de cet emblème de la fiole carrée de terre cuite pourvue d'une ouverture sur le côté, dont la Glose nous dit qu'elle est l'image du

---

[1] Cassette-reliquaire d'argent de l'église d'Aïn-Zirara, cf. Poinsot, in *Mémoire des Antiquaires de France*, an. 1903, p. 33.
[2] *Regnabit*, fév. 1923, p. 215.

Corps du Seigneur, fait de l'humanie argile, et qui, par l'ouverture de son côté, nous a versé la Vie.

Que des vases matériels de terre aient été vraiment modelés jadis, en accord avec le texte de la Glose, dans les nombreuses abbayes médiévales où les moines faisaient œuvre de potiers et plus encore d'artistes céramistes, ce me paraît bien vraisemblable. Très rares sans doutes sont ceux qui sont parvenus jusqu'à nous et je n'ai point encore eu l'avantage désiré d'en rencontrer.

La plaie latérale de Jésus avec, cette fois, le sens de source eucharistique apparaît plus nettement dans la seconde partie du Moyen-Âge, bien que figurée parfois isolément du Corps du Seigneur.

C'est ainsi que dans une miniature des *Heures* de Caillaut et Martineau, peinte au XVe siècle[1], et sur laquelle, à côté du Crucifié qu'entourent les Instruments de sa Passion, la plaie de son côté est figurée à part, dans l'ouverture même d'un large calice. Et le même caractère d'emblème eucharistique (en même temps que la qualité d'armes parlantes et personnelles) doit être reconnue aussi à l'image héraldique de la même plaie sacrée du « costé » de Jésus représentée en forme de croissant, sur le sceau de Jehan Coste, XVe siècle, au-dessus du calice en lequel tombe le sang qui s'en échappe.

Ces deux compositions ne paraissent-elles pas inspirées par cet incomparable poème du Saint-Graal qui à lui seul jeta sur le monde chrétien, à la fin du règne exclusif de la beauté chrétienne dans l'art, mille fois plus de poésie que toute la horde des vieilles fictions païennes que la Renaissance eût le néfaste effet de faire pénétrer jusque dans l'art religieux de France ?

Sources aussi de régénération, les plaies divines alimentèrent également, pour la piété médiévale les « Pressoirs divins » et les impressionnantes « Fontaines de vie » où les hommes souillés se délivrent des macules mortelles du péché.

Jamais autant qu'aux trois derniers siècles du Moyen-Âge, le Monde chrétien ne s'est prosterné avec plus de véhémente piété et de confiante espérance devant le sang du côté et des quatre membres de Jésus. Que voilà donc cinq sources merveilleuses, génératrices inépuisables de grâces les plus précieuses et des vertus les plus désirables ! Et les mystiques d'alors de demander à chacune d'elles un de ces dons salutaires.

Déjà nous avons dit ailleurs[2] comment, dès le XIe siècle, saint Bernard, en son Sermon pour la Nativité du Seigneur, a montré dans les plaies des membres divins les sources de *Miséricorde et de Sagesse*, de *Grâce* et de *Zèle* et dans la plaie du côté sacré la source même de la *Vie*. D'autre part, en l'un des derniers fascicules de *Regnabit*[3], le R. P. Anizan nous a magnifiquement expliqué, dans une précieuse étude d'ensemble, comment les théologiens et les mystiques, depuis le XIe siècle jusqu'à nous, ont compris et défini le don de vie qui flue, pour les âmes, du Cœur et du côté béants de Jésus transpercé.

---

[1] Cf. Mâle, *L'Art religieux de la fin du Moyen-Âge en France*, p. 109, fig. 56. Paris, Colin, 1922.
[2] *Le Cœur de Jésus, fontaine de vie et de sainteté*, in *Regnabit*, mars 1923, p. 287.
[3] *Regnabit* de Juin 1923, *La source de Vie*, p. 3-26.

Voyons comment cette source du Cœur Sacré et les quatre autres qui n'en sont, pour ainsi dire que des dérivés, puisque le sang rédempteur qu'elles déversent vient de Lui, comment, dis-je, ces sources ont été figurées dans les créations artistiques de nos vieux imagiers.

Au XVe siècle l'art s'inspire plus vivement que jamais du thème des sources mystiques ; il ne le montre plus seulement par des lignes et des couleurs, il le fait crier par des paroles qui portent la pensée à sa plénitude d'expression et de précision.

Par exemple : sur un vitrail du XVe siècle, en la sacristie de l'ancienne église catholique de Sidmouth (Devonshire), devenue depuis le XVIe siècle temple réformé, un blason splendide porte les cinq plaies de Jésus, désignées comme sources des biens spirituels.

Les « Sources du Sauveur » sur l'écusson aux Cinq-Plaies
de Sidmouth Church (Devonshire).
– Angleterre (XVe siècle).

Elles y apparaissent comme cinq blessures de pourpre oblongues, sommées de couronnes d'or, et dont le sang s'échappe en abondance.

Au-dessus de la plaie qui correspond à la main droite du Crucifié une inscription en cursive gothique nous dit : ***WEL OF WISDOM***, « source de Sagesse » ;

pour la plaie de la main gauche : ***WEL OF MERCY***, « source de Miséricorde » ;

pour la plaie du pied droit : ***WEL OF GRACE***, « source de Grâce » ;

pour la plaie du pied gauche : ***WEL OF GODLY CONFORT***, « source du Réconfort spirituel » ;

et la plaie du côté, qui verse directement le sang du Cœur, est ainsi désignée : ***WEL OF EVERLASTING LIFE***, « source de l'éternelle Vie ».

Que l'on traduise le mot wel, well, par source, fontaine, ou puits, l'idée reste la même.

— Autour de Jésus crucifié, sur une miniature du XVe siècle aussi, et d'origine probablement bourguignonne ou flamande, des phylactères[1], dont j'ai noté jadis les inscriptions, reconnaissent aux plaies sacrées des dons semblables :

Pour la main droite : *Source de Justice*.

Pour la main gauche : *Source de Sagesse*.

Pour les deux pieds, cloués l'un sur l'autre : *Sources de Force et de Prudence*.

Et, pour le côté saignant : *Source de Vie et de Miséricorde*.

L'inspiration de demander la miséricorde en même temps que la vie à la plaie du Cœur — qui, s'il est le centre de la vie l'est aussi de la bonté — ne semble-t-elle pas très raisonnée, très logique ? La miséricorde de Dieu n'est-elle pas pour nos âmes le complément nécessaire, indispensable du don de vie spirituelle, faute duquel cette vie ne saurait résister aux mortelles attentes de nos trop fréquentes culpabilités ?

Ces vieux artistes mystiques connaissaient les âmes comme nos anatomistes les corps !

— Si les divines blessures sont des sources d'où découlent pour l'âme la vie et aussi les vertus qui, étymologiquement, sont ses « forces », elles sont également les sources des remèdes efficaces à ses débilités, à ses maladies les plus dangereuses.

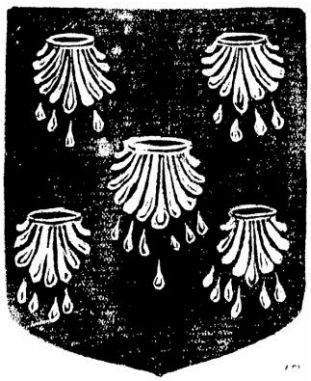
C'est ce que nous affirme, comme une voix d'outre-tombe l'image de Robert Hacumblen gravée sur la lame de cuivre qui recouvre ses restes en la chapelle du Kings-Collège, à Cambridge, dont il fut le Prévôt, de 1509 à 1528. De ses mains jointes sur le camail canonial papelonné de plumes de cygne, un long phylactère se déroule vers l'image emblématique des Cinq Plaies, gravée sur blason dans le bronze ; et sur la souple banderole, qu'un souffle semble faire onduler on lit ces mots en lettres gothiques :

Vulnera Christe tua michi dulci sint medicina.

Tes plaies, ô Christ, sont mon plus doux remède.[2]

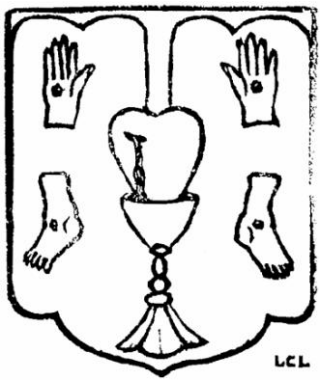
[1] Longs rubans déroulés, comme sur l'écusson de Sidmouth et sur lesquels sont placées les inscriptions explicatives.

[2] Je dois la connaissance de ces deux intéressants documents anglais à la très grande obligeance de Madame Edith E. Wilde, membre des Sociétés Archéologiques de Hampshire et d'Essex ; et j'en ai exécuté les gravures sur bois, la première d'après une photographie complaisamment communiquée par le Rd C. K. Woolcombe, Vicar de Sidmouth Church, la seconde d'après un très beau frottis très aimablement envoyé par M. W. P. Littlechilde, ancien clerc de chapelle au Kings-Collège de Cambridge. — Très respectueux remerciements.



Les Cinq Plaies, « sources de remèdes spirituels » sur le cuivre funéraire de Robert Hacumblen, en la chapelle de Kings-College à Cambridge (Angleterre). 1/2 grandeur. — (XVe siècle).

— Mais comme si, à ses yeux, les Cinq Plaies n'étaient pas à proprement parler cinq sources distinctes, mais cinq ruisseaux alimentés par une même source commune et plus profonde, voilà qu'un autre artiste anglais sculptant, au début du XVIe siècle, la chaire de l'église de Camborne (Cornwall) y dit bien que les Cinq Plaies sont les fontaines de *Piété* et de *Réconfort*, de *Grâce* et de *Miséricorde*, et, pour la plaie latérale, de *Vie éternelle*, mais s'il les a bien figurées toutes cinq sur le blason qui les porte, une seule y répand son flot, et réunit ainsi les dons de toutes.



Les Cinq Plaies, sculpture de l'ancienne église de Camborne (Cornwall)[1].

Celle-là, ce n'est point la simple ouverture faite dans la chair par la lance, c'est l'image même du Cœur vulnéré et qui, entre les mains et les pieds percés saigne dans la coupe ouverte du calice, comme l'Agneau « acoré » sur l'emblème plus ancien ; image splendide du don eucharistique en lequel l'âme trouve tout ensemble les dons spirituels les plus précieux et le donateur le plus munificent qui puisse être.

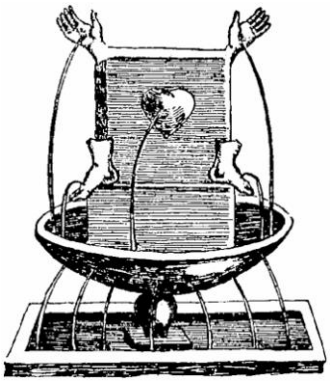
Un peu plus tard, en 1549, — toujours en Angleterre — quand les régions de Devon, de Norfolk et d'York s'insurgèrent en faveur de la foi catholique, comme plus tard, en France, les Vendéens se soulèveront contre la Convention, les insurgés prirent, comme signe de ralliement, un blason semblable à celui de Camborne : entre les mains et les pieds percés, le Sacré-Cœur saignant dans le calice.

[1] D'après croquis aimablement communiqué par Mme E. E. Wilde.

Pour revenir aux sources spirituelles, aux sources du Sauveur, notons comment depuis saint Bernard, au XIe siècle, jusqu'au XVIe le thème des plaies sacrées en tant que fontaines généreuses des grâces divines n'a pas changé. Relativement à la plaie du Cœur surtout, il est resté invariablement le même : pour les artistes comme pour les théologiens et les mystiques c'est la source de *Vie éternelle*, « Wel of everlasting life ».

Tant que les artistes maintinrent les représentations symboliques des Saintes Plaies, en tant que sources ou fontaines mystiques, dans le domaine artistique des Crucifixions ou dans celui du blason, ce thème reçut, du premier de ces domaines un cachet de sainteté et du second, un caractère de noblesse qui lui gardèrent la dignité d'aspect convenable à la haute pensée qu'il interprétait. Mais, quand, après la Renaissance en laquelle sombrèrent la sobriété, la simplicité très naïve parfois et l'extraordinaire énergie d'expression du symbolisme religieux du Moyen-Âge, les peintres, sculpteurs ou graveurs voulurent à leur tour, traduite le vieux thème des sources mystiques, ils se trouvèrent dans un étrange embarras et finalement, au lieu de blessures glorifiées par une héraldique vraiment royale comme sur le blason de Sidmouth, ou plus simple, comme sur celui de Cambridge, ou comme celles les plus naturelles de toutes, du crucifix que je viens de citer, ils se crurent obligés d'édifier des architectures, des fontaines monumentales et compliquées à l'instar des vasques marmoréennes des jardins italiens, aux saillies desquelles ils eurent le mauvais goût d'accrocher les membres coupés du Sauveur dans une disposition d'ensemble qui appelle à l'esprit des comparaisons triviales.

La fontaine de grâce du graveur Frédéric Boutrais présentée ci-contre est de cette tardive et mauvaise école.



La fontaine de grâce, d'après une gravure de
Frédéric Boutrais – XVIIe siècle.

Certes, le Moyen-Âge à son déclin a bien, lui aussi, comme nous l'avons vu, en France, en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, représenté les Saintes Plaies par les figures du Cœur, des mains et des pieds de Jésus séparés de son image entière, mais au moins les plaça-t-il sur le bois de la croix, ou, ce qui fut beaucoup plus fréquent, et mieux encore, sur des écussons. Là, de ce seul fait, le Cœur, les mains et les pieds de Jésus devenaient des « motifs », des « meublés » d'Héraldique Sacrée, et leur présentation à l'état isolé était acceptée et consacrée par les règles précises de l'art le plus élevé, le plus choisi que l'esprit humain ait inventé pour glorifier par lui tout ce qu'il veut placer au-dessus de l'ordinaire, tout ce qu'il veut traiter « noblement ».

*

* *

Ce que nous venons de dire n'est assurément qu'un trop bref aperçu de la façon dont les vieux imagiers chrétiens ont illustré sur le verre, la pierre, le bronze ou le vélin ce thème si suggestif des « sources du Sauveur » conçu par les plus hautes âmes, exposé par les plus saints écrivains d'alors ; il suffira peut-être cependant à montrer un peu comment les artistes contribuèrent eux aussi à orienter les âmes vers ces sources divinement précieuses, Siloés toujours vivifiantes et guérissantes, celles-là, et qui garderont éternellement leur généreuse efficacité.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 4, note 1 : Émile Mâle, *L'Art religieux de la fin du Moyen-Âge en France*, p. 109, fig. 56. Paris, Éd. Colin, 1922.

La plaie latérale de Jésus.

Fig. 56. La Plaie du côté de Jésus-Christ.
Heures de Caillaut et Martineau.
(Fin du XVe siècle).